

HUGO COËFF

CEINTURE NOIRE
EN GUEULE DE
BOIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525811

Dépôt légal : août 2026

*À Touf et Polo qui ont partagé ce voyage.
À ma famille de m'avoir transmis le goût du voyage.
Et à ceux qui, de près ou de loin, ont fait partie de cette
aventure.*

Prologue

Tout a commencé bien avant les temples, les rues de Kyoto, les nuits blanches au Owl ou les climats trop fraîches des gares. Ça a commencé comme souvent commencent les grandes aventures : autour d'une phrase, lancée un peu à la volée, dans une chambre de jeune adulte mal rangée, un soir où on refait le monde entre potes. Un de ces soirs un peu flous où les idées naissent plus vite qu'elles ne sont réfléchies, mais où certaines, sans qu'on le sache encore, vont s'accrocher.

Nous étions trois. Trois mecs de vingt-deux ans, pas encore tout à fait adultes, mais plus tout à fait enfants non plus. Trois amis d'enfance, comme on n'en fait plus beaucoup. Et dans ce trio bien rodé, il y avait Sébastien, dit Touf.

Touf... il faut que je précise. Ce surnom, c'est le collègue qui l'a fabriqué. À l'époque, avec les copains, on avait décidé de l'appeler comme ça à cause de sa coupe de cheveux : une véritable touffe, un genre de serpillière. Et on sait comme on est cons au collège... le genre d'idée qui fait rire trois semaines et qui, sans prévenir, devient définitive. Depuis, c'est resté. Presque vingt ans plus tard, impossible d'imaginer l'appeler autrement. Parfois encore, quand on me dit « Sébastien », il me faut quelques secondes pour comprendre de qui on parle. Comme si ce prénom appartenait à quelqu'un d'autre.

Touf, c'est celui que je connais depuis toujours. Pas une figure de style. Depuis la maternelle des Ursulines, à Morlaix, notre ville natale dans le Finistère. Autant dire qu'on a grandi ensemble, au sens le plus littéral. On s'est vus évoluer, changer, mûrir, se planter aussi, se relever. Du bac à sable au baccalauréat, en passant par les bulletins catastrophiques et les délires du mercredi après-midi. Des années entières empilées les unes sur les autres, faites de souvenirs minuscules et d'autres un peu plus grands, mais qui, mis bout à bout, finissent par raconter une vie. On est restés les mêmes : complémentaires, discrets, un peu rêveurs. Touf, ce n'est pas le mec qui parle le plus en soirée, mais c'est celui que tu veux avoir à tes côtés quand tu voyages. Il a cette boussole intérieure qui ne se

trompe jamais. Il est ce genre de GPS humain qui ne dit rien, mais qui t'emmène toujours là où tu voulais aller. Il est calme, jamais de mauvaise humeur, capable d'enchaîner les galères sans jamais se plaindre. Même quand tout part de travers, il garde cette espèce de sérénité désarmante, comme si rien ne pouvait vraiment l'atteindre. C'est une force tranquille. Et ça, en voyage, c'est inestimable.

On avait déjà deux étés d'aventure dans les jambes, lui et moi. Deux étés à crapahuter en sac à dos, d'abord en Croatie, puis en Grèce. On dormait dans des dortoirs improbables, on mangeait pour cinq euros par jour, on ne savait jamais où on serait le lendemain. C'était brut, c'était vrai. C'était déjà un apprentissage du chaos, une manière de comprendre que les meilleurs souvenirs naissent rarement de ce qui est prévu.

Il y avait aussi Paul-Antoine, dit Polo.

Polo, c'est le dernier arrivé dans notre bande de sept, celle formée autour de Touf et moi. On ne saurait même plus dire comment il avait débarqué dans le cercle, mais il s'y était incrusté naturellement, comme si sa place avait toujours été réservée. Polo, c'était celui qui oscillait en permanence entre deux pôles : le plus barré d'entre nous et, paradoxalement, peut-être le plus stressé par la vie. Un mec capable de partir dans des délires sans queue ni tête, de lancer des théories fumeuses qui nous faisaient plier de rire, mais aussi celui qui pouvait perdre ses moyens au moindre détail, surtout dès qu'il fallait affronter la foule.

Polo, c'était celui qui, depuis toujours, parlait du Japon comme d'une évidence. Il affirmait, le plus sérieusement du monde, être né dans le mauvais pays. Il disait que ses goûts, sa façon de penser, sa vision du monde même étaient intrinsèquement japonais. Il ne blaguait pas. Il en parlait avec une telle conviction que ça en devenait presque mystique. Par moments, on avait l'impression qu'il cherchait moins à convaincre les autres qu'à se convaincre lui-même que ce lien invisible existait vraiment. D'ailleurs, ce n'était pas qu'un délire romantique : physiquement, ses yeux, légèrement en amande, donnaient l'impression qu'il portait dans son regard un bout d'Asie, malgré des origines normandes tout ce qu'il y

a de plus classiques. On s'était souvent fait la remarque entre nous, un peu en rigolant, un peu fascinés aussi. Peut-être un hasard génétique, peut-être un clin d'œil du destin.

Et puis, il y avait moi.

Le roux du trio, celui qu'on repère facilement sur les photos ou dans une foule, même à l'autre bout du monde. Celui qui dégaine une vanne, souvent pour détendre l'atmosphère, parfois juste pour exister un peu plus fort. J'ai la voix qui porte (comme toute ma famille), le rire franc, et quand j'ai bu, je parle encore plus fort. Pas pour faire le malin, mais parce que tout en moi se délie. J'aime les soirs où ça déborde, les discussions qui durent trop longtemps, les silences qu'on remplit de musique et de bêtises.

Fidèle en amitié comme on l'est à la famille. Rancunier aussi. Je n'oublie pas facilement. Susceptible, un peu trop peut-être, avec cette manière d'encaisser sans rien dire et de finir par exploser pour un détail. Le genre de détail insignifiant qui, accumulé, finit par peser beaucoup plus lourd qu'il ne devrait.

Et puis, je suis franc. D'une franchise brute, parfois rugueuse. Ce que j'ai à dire, je le dis. Pas toujours au bon moment, ni de la bonne manière, mais toujours avec le cœur. Je tiens ça de mon père.

Je ne suis pas du matin, sauf quand il est question d'aventure. Là, les réveils piquent un peu moins. Parce qu'en vacances, les matins ont un goût de promesse.

Alors, quand un soir, on était posés dans la chambre de Polo, qu'il me regarda et qu'il me sortit :

— Et si on allait au Japon ?

Il n'a pas eu besoin d'insister. J'ai dit oui presque aussitôt. Pour la destination, pour la folie du voyage, mais surtout pour lui. Pour l'accompagner dans cette grande première. Ce serait le premier grand périple de sa vie avec des potes, à l'autre bout du monde. Ce serait le rêve de Polo, le fantasme d'une vie. Et ce serait, pour moi, une nouvelle aventure avec deux de mes meilleurs potes. Une de celles qu'on accepte sans réfléchir, justement parce qu'on sent qu'elle va compter.

Alors on a lancé l'idée. Et contre toute attente, elle n'est pas restée dans le flou des projets avortés. Elle a pris. Elle s'est ancrée. Elle est devenue réelle. Petit à petit, entre deux discussions, quelques recherches approximatives et beaucoup d'enthousiasme mal organisé.

Quatre mois plus tard, on décollait pour Tokyo.

Le voyage n'était pas calculé au millimètre, pas millimétré par une agence ou par des guides. Il était imparfait, bordélique, parfois chaotique. Mais il était à nous. Fait de spontanéité, de nuits sans sommeil, de litres de sueur et de fous rires en cascade. Un mélange instable, mais terriblement vivant.

Et très tôt, j'ai eu envie d'en garder une trace.

Pas pour jouer les écrivains voyageurs ni pour me donner un genre. C'est venu d'un besoin plus simple : garder une trace. Une trace de ce voyage, de ce qu'on a vécu, ressenti, traversé. Quelque chose de tangible, de visuel, que je pourrais feuilleter des années plus tard. Une sorte d'ancre pour ne pas oublier. Parce qu'au fond, je savais déjà que tout ça finirait par s'effacer, au moins un peu.

Alors, avant de partir, j'ai acheté un carnet. Un carnet noir tout simple, relié par des anneaux. Je ne me souviens même plus du magasin. Ce n'était pas le carnet qui comptait, mais ce que j'allais y mettre.

Avec ça, j'ai glissé un crayon gris. Et quelques jours après notre arrivée à Tokyo, j'ai commencé à écrire. Dans les trains, sur les quais, dans les gares climatisées. Dès qu'on avait du temps à tuer entre deux aventures, entre deux temples, deux galères. Entre deux moments où il ne se passait pas grand-chose... et où, justement, tout pouvait être raconté.

Je n'écrivais pas avec un plan, encore moins avec une quelconque prétention littéraire. J'écrivais avec mes mots, simples, un peu bruts. Une écriture de gars de vingt-deux ans, pas encore diplômé, pas vraiment sûr de lui, mais suffisamment habité par ce qu'il vivait pour vouloir en garder une trace.

Et ce qui m'a surpris, c'est la facilité avec laquelle les mots se sont mis à couler sur les lignes de mon carnet noir. J'ai rempli des pages entières de moments anodins, de détails

sans importance pour d'autres, mais qui, pour moi, rendaient chaque souvenir plus précis, plus vivant. Comme si écrire permettait de ralentir le temps, juste un peu.

Neuf ans plus tard, ce carnet dormait toujours dans un carton. Et un jour, sans raison particulière, j'ai eu envie de le rouvrir. J'avais quelques jours devant moi, un peu de temps libre et je ne savais pas quoi faire. Et puis l'idée m'est tombée dessus : pourquoi ne pas le réécrire ? Alors je m'y suis mis. « À fond », comme on disait à l'époque. Pendant plusieurs mois, matin et après-midi, à écrire, modifier, effacer, réécrire encore. Puis j'ai continué, par petites touches, quelques heures par-ci, quelques heures par-là, tous les jours. Le plus gros du travail était déjà là, figé, il ne restait plus qu'à le raviver avec l'aide de Touf et Polo. À redonner du relief à des souvenirs qui, eux, n'avaient jamais vraiment disparu.

Et puis, il y a eu cette coïncidence. Quelques semaines après avoir replongé dans mes pages, Polo m'a écrit par message pour me souhaiter mon anniversaire. Dans la foulée, il m'a glissé :

— En tout cas poto, je ne sais pas si tu as vu, mais il y a neuf ans on était au Japon.

Facebook venait de lui rappeler le souvenir. Ce qui est étrange, c'est qu'il ne m'en parlait pas chaque année, alors pourquoi cette fois-là ? Pourquoi pour ce neuvième anniversaire ? Lui ne savait même pas que j'étais en train de réécrire ce carnet, du moins pas encore. Une drôle de synchronicité.

Ce que vous allez lire, ce sont des souvenirs, parfois flous, parfois précis. Des instants volés, figés à l'encre grise. Ce n'est pas un guide. C'est encore moins une leçon.

C'est une trace.

Et maintenant que je m'apprête à vous raconter cette histoire, je me rends compte à quel point elle a compté. À quel point elle nous a façonnés. Trois mecs, trois potes avec leurs sacs à dos trop lourds et leurs rêves bien accrochés aux épaules.

Bienvenue dans Notre Japon.

Entre excitation et chaos

Lundi 1er août 2016

Comme ça avait été le cas pour la Grèce, l'année précédente, une chose était certaine : l'excitation était palpable, presque électrique, quelque chose entre l'impatience et l'irréel, comme si le voyage avait déjà commencé sans nous demander notre avis, un truc qu'on ne contrôle plus vraiment. Un mélange un peu étrange entre excitation et appréhension, celui des grands départs qu'on a tant imaginés qu'ils semblent presque irréels lorsqu'ils deviennent enfin réalité.

Nous sommes partis de Morlaix, dans le Finistère, tôt le matin du 1er août 2016, à 7 h 21 précisément, pour rejoindre Roissy Charles-de-Gaulle. La ville était encore à moitié endormie, les rues vides, avec cette lumière pâle des départs matinaux, celle qui donne aux choses un air un peu suspendu. À 13 h 11, nous étions sur place. Alors que nous attendions tranquillement notre vol, une alerte à la bombe a été déclenchée dans l'aéroport. Le ton était donné et le voyage commençait avec panache, dans une atmosphère soudainement brouillée, entre files d'attente, annonces en haut-parleur et cette sensation d'être déjà en transit sans même avoir quitté le sol français.

Nous avons ensuite arpenté les longues allées de Roissy, chacun avec son sac sur le dos : 8,5 kg pour moi, 9,5 pour Polo, et 14 pour Touf. Égal à lui-même, il refusait de voyager léger, probablement dans l'idée que la robustesse d'un homme se mesurait au poids qu'il pouvait trimballer sans broncher. Il assumait ça comme une philosophie personnelle, presque une discipline militaire du voyageur têtue. Je le connaissais bien : nous étions déjà partis ensemble en Croatie et en Grèce, et j'avais compris depuis longtemps qu'il ne changeait jamais vraiment de cap.